NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

60 N° 1 1933

La vie historique de Jésus et sa vie mystique

Émile MERSCH (s.j.)

p. 5 - 20

https://www.nrt.be/fr/articles/la-vie-historique-de-jesus-et-sa-vie-mystique-3480

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La vie historique de Jésus et sa vie mystique

La vie que Jésus a vécue en Judée et la vie que, maintenant, il prolonge dans l'Église ne sont pas deux vies séparées : elles se prolongent l'une dans l'autre.

L'Église, selon saint Paul, est la plénitude du Christ (*Eph.*, I, 23). De même la vie mystique que le Christ vit dans l'Église est la plénitude de celle qu'il vécut en ce temps-là. Cela ne veut pas dire qu'elle y ajoute quelque chose qui y manquerait; cela veut dire qu'elle manifeste l'abondance qui en déborde.

Dans une continuité si parfaite, la moindre brisure fait une blessure qui laisse échapper la vie. Une phrase interrompue avant la fin ne perd-elle pas son sens? Ainsi, une vie de Jésus qu'on arrêterait au « *consummatum est* » ou à l'Ascension perdrait sa totale beauté. Non seulement des compléments manqueraient, qui auraient dû achever l'image, mais encore la portée de cela même qu'on garderait serait altérée et gâtée, comme est endolori tout un organisme par l'amputation d'un seul membre. Le Christ historique est le même que le Christ mystique; sa vie historique, en conséquence, est déjà sa vie mystique : ne pas parler de celle-ci, c'est mal parler de celle-là.

(1) Sur plusieurs points, le présent article se rapproche des idées que nous développons dans un livre qui vient de paraître : *le Corps mystique du Christ, Études de théologie historique*, 2 vol., Louvain, Museum Lessianum, 1933. Aussi est-ce là (t. I, pp. 20-45) qu'on pourra trouver des suppléments d'explication pour les points qui paraîtraient ici trop rapidement traités.

Il faut en prendre son parti : tant pis pour nos intelligences qui ne voient tout à fait clair que dans des espaces bornés. La vie du Sauveur, même dans ce qui y semble le plus momentané, déborde le temps et l'espace, déborde tous les cadres où l'on voudrait l'enfermer, déborde notre esprit lui-même, toujours désireux de bien délimiter ses conquêtes.

Quand il s'agit des faits ordinaires, l'historien peut les dominer; il peut les ranger dans ses fiches, les caser dans ses récits, les citer dans ses appréciations, et, si docile qu'il veuille être à se laisser modeler par eux, il les modèle toujours à son image à lui, et les inclut dans le tableau du passé que lui-même dessine.

Le Maître, lui, ne se laisse pas dominer de la sorte; ce Vivant, dont nous vivons toujours, ne peut pas, de cette façon, être enseveli avec les morts. *Christus heri et hodie ipse et in saecula.* Le Christ, qui était hier, est encore, et bien le même, aujourd'hui, et il le sera à jamais. Même ce qui, en lui, semble passé est ce qui fait la vigueur la plus jeune du présent, et ce qui fait le levain le plus actif de l'avenir.

Sa vie historique, en conséquence, ne se clôt pas sur elle-même; ou plutôt, elle ne s'achève en elle-même qu'en donnant leur surnaturel achèvement à toutes les vies. Son histoire, faut-il continuer, n'a son plein sens en elle-même qu'en donnant leur sens aux histoires de tous les hommes; elle n'est donc pas exclusivement une histoire à côté des autres, même plus belle que les autres, elle est l'histoire en plénitude, l'histoire absolue.

Un Évangile parmi les quatre met cela en lumière d'une façon particulièrement frappante : l'Évangile de saint Jean; et, à cause de cela, il est, plus que les autres, un mystère et un scandale pour les modernistes. Le récit y est, en même temps qu'historique, mystique; Jésus s'y montre, en même temps que très concret et que très vivant en lui-même, très pénétrant dans les âmes et très vivant en nous, si bien que les épisodes les plus déterminés de sa vie sont en même temps, sans transition, sans heurt, et sans que l'un nuise à l'autre, des leçons sur notre vie la plus intérieure (1).

(1) Cf. *op. cit.*, t. I, pp. 155, 163, 173, 176-189.

Mais l'Évangile de saint Jean n'est pas seul à montrer cette merveille. Les Synoptiques aussi, dès qu'on les regarde avec l'attention qu'il faut et le respect qu'ils méritent, rendent à leur façon le même témoignage. En ces pages, c'est même surtout celui que l'on considère comme le plus « extérieur » d'entre eux, le plus « somatique » aurait dit Clément d'Alexandrie, le plus soucieux de traits visibles et concrets, que nous voudrions étudier et méditer. Saint Marc, comme nous le verrons, encore qu'il ne parle guère ex professo du Christ mystique — il en parle cependant *(Mc.*, IX, 37, 41) — parle partout d'un Christ qui est mystique, d'un Christ, qui, en toute sa façon d'agir et de vivre, se montre comme celui qui, tout en étant concret et vivant, ou plutôt, par ce qu'il a de concret et de vivant, est aussi la vie intérieure des âmes.

La première chose qu'il faut examiner à ce point de vue, c'est l'orientation générale du récit. Tout dans saint Marc, comme chez les autres Synoptiques et chez saint Jean d'ailleurs, converge vers la mort du Christ. Non seulement cette mort est racontée avec bien plus de détails que n'importe quelle partie de la vie publique ou cachée (1/9 du livre environ dans les Sypnotiques, 1/3 environ dans saint Jean, en incluant le Discours après la Cène); mais encore, dès les débuts, la narration est dirigée vers le drame du Calvaire.

Chez saint Marc surtout, les perspectives sont extrêmement nettes. Dès le premier récit un peu circonstancié, on voit la bataille qui se prépare; deux camps se dessinent : celui de Jésus et de ses disciples (I, 16, ss., 29) et celui des ennemis (I, 22). De ces derniers, on ne dit presque rien encore, sinon qu'ils font moindre figure (II, 22, 27). Mais c'est justement ce qui va déclancher tout : l'amour-propre blessé devient si vite jalousie et hostilité! De fait, dès les épisodes suivants, on voit s'engager les premières escarmouches de ce qui sera le grand combat. D'abord, les pharisiens critiquent à part eux, sans rien dire encore, la conduite du maître qui remet les péchés (II, 6; cf. I, 44, 45); puis, ils s'en prennent ouvertement aux apôtres de Jésus (II, 16); enfin, à Jésus lui-même (II, 18, 24), à propos de jeûnes et de

travail le jour du sabbat. Déjà à ce moment, Jésus, dans sa défensive, laisse voir quel sera son dernier et son grand coup : il parle de sa mission (II, 10, 17, 19, 27), il parle de sa puissance (II, 11), mais surtout, il parle du plan rédempteur qui fera, de sa mort, la source de la vie (II, 17, 19-22; cf. allusion (?) dans II, 25-28).

Sa mort, oui : c'est d'elle qu'il va être question tout de suite. Immédiatement après les récits que nous venons de voir vient la guérison de l'homme à la main desséchée. Les mêmes partis sont en présence : Jésus, et les pharisiens qui l'épient (III, 2). Comme un appât auquel ils espèrent prendre sa bonté, il y a là, justement, un malheureux estropié : osera-t-il, en plein jour de sabbat, le guérir ? A cet acte de miséricorde, Jésus va tout droit (III, 3, 5); il fait le miracle, sauvant cette vie (III, 4) et risquant la sienne. Eux, poursuit le récit, « eux sortirent tout de suite tenir conseil contre lui avec les gens d'Hérode, sur les moyens de le perdre » (III, 6). Maintenant, on sait où l'on va : tout ce qui précède a servi à fixer cette orientation du récit : Jésus est là pour mourir; l'histoire de sa vie consiste donc à montrer comment il va vers la mort. Tel est « le commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu » (*Mc.*, I, 1).

Dans les autres Synoptiques, qui d'ailleurs reproduisent l'Évangile de Marc, on pourrait relever l'indication mais moins apparente, d'une orientation semblable. Qu'on songe, par exemple, à la prophétie de Siméon, lors de la première venue de Jésus au Temple (*Lc.*, II, 34, 35, cf. 48), au massacre des innocents qui suit de tout près la Nativité (*Mt.*, II, 3, 16), à la tentative de meurtre qui a lieu lors de la première prédication à Nazareth (*Lc.*, IV, 28-30). Ce dernier passage est spécialement suggestif, et il doit être rapproché des versets de saint Marc que nous avons considérés pour finir. Il constitue, en effet, dans l'Évangile de saint Luc, une préface du ministère public et il est, à n'en pas douter, une annonce de la passion. Jésus vient de montrer, dans un texte d'Isaïe, le résumé de sa mission : prêcher, guérir, réconforter (IV, 17-21). Les juifs, « les siens » (IV, 24) y répondent en esquissant le geste qu'ils

accompliront plus tard, à Jérusalem. Ils le rejettent hors de la ville, et le traînent sur une montagne — tout y est — pour le tuer.

Et sui eum non receperunt. C'est exactement ce que dit saint Jean en sa préface à lui, en son Prologue : Jésus vient pour être supprimé. Dieu, par tous ses hérauts, par tous ses évangélistes, dès les premières pages de l'histoire de Jésus, dirige nos regards vers la croix.

Nous ne nous en étonnons pas, parce que, depuis notre enfance, nous y sommes habitués. Mais la chose n'en est pas moins singulière. On va raconter une vie, et d'emblée, on en met le centre dans ce qui la fait cesser; on veut montrer quelqu'un, et l'on met en pleine lumière ce qui le cache; on commence un récit, et l'on avertit le lecteur qu'il sera vraiment intéressant quand il sera terminé. C'est cette narration qui doit accréditer la prédication des apôtres, et elle insiste, dès les premières lignes, sur l'échec de celui qui les envoie; c'est l'évangile, la bonne nouvelle, qui doit apporter la vie au monde, et il s'ouvre par une déclaration funèbre, en se résumant tout de suite en une mort. Une telle direction, donnée à telle histoire, et si tôt, et si fort, ne peut pas, dès qu'on y réfléchit, ne pas sembler paradoxale.

A moins qu'on fasse appel à la doctrine du corps mystique.

Alors, en effet, tout devient clair. La vie du Christ sur terre a deux stades : l'un visible et historique, l'autre invisible et mystique; le premier est la préparation du second, et le second est l'épanouissement du premier. Dans le second, dans sa mystérieuse existence au fond des âmes, le Christ est bien plus actif, bien plus vivant sur la terre, qu'il ne l'était aux jours de ses courses apostoliques et de ses prédications. Rien de plus naturel en conséquence, rien de plus conforme à la surnaturelle économie du plan divin, que d'orienter toute sa vie vers sa mort, puisque sa mort est le paroxysme de sa vie.

Déjà, sans doute, quand on réfléchit à la valeur rédemptrice de cette mort, dès qu'on médite l'acte suprême de religion, de charité, de justice dont elle a fourni la matière, on voit bientôt que cette place si en vue lui revient.

Mais cela se fait plus clair encore si, cette rédemption et cet

acte suprême, on les envisage en fonction de la doctrine du corps mystique. Et que sont-ils d'autre, en effet, que l'opération de grâce qui a suscité ce corps ? Qu'est-ce que la rédemption, sinon l'acte par lequel le Christ, détruisant le péché en nous, nous a tous unis de façon à ne faire tous qu'un seul corps en lui (*Eph.*, II, 13-18) ? Qu'est-ce que le sacrifice suprême du Christ, son amour et sa donation, sinon cette merveille surnaturelle par laquelle, se donnant tout à nous en se donnant à Dieu, il nous a unis ensemble en nous unissant à Dieu, dans l'unité du corps mystique ?

Ainsi en revenons-nous à cette vérité centrale. Et, à la lumière de cette vérité, la mort du Christ, loin de se montrer comme un éloignement de ce monde, apparaît comme une pénétration plus profonde. Jésus continuera mystiquement à être de cette terre, à y agir, à y souffrir, à intervenir dans l'histoire enfin, mais il le fera autrement : il n'aura plus son histoire séparée, mais il sera, au cœur de l'humanité, le ferment même de l'histoire.

Aussi conçoit on que, lorsque Dieu, par les auteurs inspirés, montre l'histoire telle qu'elle apparaît à la lumière véritable, il mette, au centre le plus éclairé du réçit, l'endroit où il se termine d'une aussi magnifique façon.

Ce que nous venons de dire à propos du centre où tout converge, doit se dire aussi à propos du contenu. Lui aussi ne se montre en toute son intelligibilité que lorsqu'on pense à la doctrine du corps mystique.

Voyons-en donc les toutes grandes lignes, et, ici encore, voyons-les chez celui des évangélistes qui a la réputation d'être le plus extérieur, le plus empirique, le plus positif, chez saint Marc. Ici encore, dès qu'on regarde attentivement, on est dans du mystique, car c'est de Jésus qu'il s'agit, car c'est Dieu même qui raconte. Les tout premiers épisodes, nous les avons déjà parcourus. Jésus, avons-nous vu, vient d'être voué à la mort. Mais lui, maintenant, que va-t-il faire ? Gagner l'ennemi en vitesse, pensera-t-on peut-être, proclamer la bonne nouvelle si haut, qu'il soit trop tard pour l'étouffer; allumer à tant de places le feu qu'il apporte, qu'il soit impossible de l'éteindre ? Non. *Quod in*

aure auditis; son action se fait plus silencieuse; loin de l'étendre, il la resserre; loin de la diffuser, il l'intériorise.

Sans doute, il continue à prêcher aux foules, (*Mc.*, III, 23; IV, 1; V, 27; VI, 2, 34, etc.), mais c'est le plus souvent en paraboles (*Mc.*, III, 23; IV, 11, 33; VII, 14); sans doute aussi, quand il rencontre un auditoire plus apte à le comprendre, il ne refuse pas de l'instruire (voir surtout saint Jean). Mais c'est aux apôtres seuls qu'il explique tout (*Mc.*, IV, 34); car c'est à eux seuls, lui-même le leur affirme (*Mc.*, IV, 11; *Mt.*, XIII, 11; *Lc.*,VIII, 10), qu'il est donné de connaître le mystère du Royaume.

Chez saint Marc (III, 6-19) et saint Luc (VI, 1-6), la coïncidence est si nettement marquée dans le récit qu'elle semble avoir été réelle dans les faits et voulue par Jésus : c'est immédiatement après le conciliabule des Pharisiens et des Hérodiens dont nous avons parlé (*Mc.*, III, 6) qu'est constitué définitivement le collège des apôtres ; l'assemblée qui a décidé la mort de Jésus est mise en face de l'Église dans laquelle Jésus revivra à jamais.

La tactique du Maître ne dévie pas. Il les avait choisis dès le début (*Joh.*, I, 35; *Mc.*, I, 16, ss. et parall.); il ne fait que les prendre à lui davantage. Tant il est vrai que, même quand ses ennemis semblent lui imposer des démarches, sa vie se développe selon sa ligne à elle.

Donc, durant de longs mois, Jésus se consacra à ses disciples. Sous les coups de ses miracles (*Mc.*, IV, 41; VI, 51, 52), sous l'action de ses paroles (*Mc.*, IV, 13; VII, 18), par la lente pénétration d'une longue vie d'intimité avec lui, peu à peu, leur incompréhension céda : ils commencèrent à deviner le mystère qu'il portait en son âme

Car il semblerait, à lire l'Évangile, que, ce secret divin, il n'a pas voulu le leur dire avec des mots : c'est lui tout entier qui était la manifestation de lui-même; c'est à force de vivre avec lui qu'ils devaient, au dedans d'eux-mêmes, entrevoir qui il était au dedans de lui. Chose du dedans, la foi devait naître du dedans, non certes comme une végétation spontanée de notre sol humain, mais comme une graine semée par Dieu même.

Vint donc un jour où Jésus vit que les cœurs étaient prêts.

Il faisait route alors, avec les douze, près de Césarée de Philippe. Tout d'un coup, se tournant vers eux, il posa la question : « Qui les gens disent-ils que je suis ? » Les réponses sortirent, multiples comme les hésitations de la foule. Mais ce n'était pas cela que le Maître voulait; il insista : « Mais vous, qui dites-vous que je suis ? » Et, répondant, Pierre dit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (*Mc.*, VIII, 27-30).

Cette confession de Pierre marque un des sommets, le sommet, dirions-nous même, dans la vie publique. Jésus était venu pour établir dans le monde la foi qui opère par la charité. Et voici qu'enfin quelqu'un, publiquement, professait cette foi. Or, nous dit l'Écriture, par la foi, c'est le Christ même qui vient habiter dans le cœur.

Sans doute, d'autres, auparavant, avaient déjà cru; sans doute, les apôtres, depuis longtemps, vivaient en état de grâce; sans doute surtout, depuis des années, une créature sainte entre toutes avait une foi magnifique : « Bienheureuse, toi qui as cru » est-il écrit de la Vierge (*Lc.*, I, 25). Mais tout cela se passait dans le secret des âmes. Voici maintenant que le mystère du dedans s'exprime enfin au dehors. Or, par la foi, redisons-le, le Christ habite en nous. Il n'habitera donc plus seulement dans le secret des âmes; il résidera dans un organisme visible — dans un Magistère — et il pourra, de manière visible, continuer mystiquement son œuvre. De l'Église, comme corps mystique, la première pierre, la pierre du fondement est posée.

C'est pour le Seigneur comme une seconde naissance. A sa première naissance, quelque trente ans plus tôt, il avait pris sa chair visible, tout d'un coup, de la Vierge très pure. Cette fois, il prend, pour son corps mystique, l'élément visible; il le prend par une action qui durera longtemps, aussi longtemps que notre humanité; il le prend, non plus dans la Vierge très pure, mais dans notre humanité pécheresse. Mais, de part et d'autre, Dieu est à l'œuvre : c'est sa puissance qui descend en nous, c'est le Père des cieux qui assiste et qui révèle. A la foi de Marie, lors de l'Annonciation, avait répondu l'incarnation du Verbe; à la foi de Pierre, près de Tibériade

en terre païenne, le Verbe répond en instituant l'Église.

Les gestes de Jésus sont perpétuels. Depuis les origines de la vie publique, il a partie liée avec Pierre et il s'affiche avec lui. On le voit, dès ses premières prédications, venir loger chez Pierre et faire chez lui ses miracles (*Mc.*, I, 29-35), et l'on voit Pierre, très tôt, qui considère Jésus comme sien (I, 36). Cela ne devait pas cesser; pas plus que cela ne cessera jamais. Voici que, au milieu du ministère public, Jésus vient encore chez Pierre, mais autrement, non plus sous son toit, mais dans son âme, non plus pour faire quelques miracles, mais pour conduire tous les hommes.

A Pierre qui s'est donné, Jésus répond en se donnant. A l'acte de foi de Pierre, si total, Jésus répond par un acte de confiance et d'abandon, — de foi — total aussi. Que Pierre, maintenant plus qu'autrefois, regarde Jésus comme sien; que Pierre soit le roc qui soutient toute l'Église; que Pierre tienne les clefs, qu'il lie et qu'il délie, et qu'il sache que, dans le ciel, Dieu ratifie toutes les sentences qu'il porte sur la terre.

En vérité, qu'est-ce que le Christ est de mieux et qu'est-ce qu'il peut faire de plus? Sinon que Pierre ne peut rien que par le Christ, sinon que, dans Pierre, c'est le Christ seul qui peut tout.

Car Pierre, car l'Église dont la construction vient de commencer, c'est encore le Christ, le Christ mystique. Elle l'est même, pour nous du moins, de manière plus parfaite, car elle est le Christ en tant qu'il ne fait avec nous qu'un seul corps. Et, puisque c'est pour nous que le Christ est ici-bas, ne peut-on pas dire que là où il apparaît mieux pour nous, il apparaît mieux tel qu'il est?

Mais continuons. Si la confession de Pierre est une cime dans l'histoire évangélique, elle constitue aussi un faîte qui la partage en deux versants. Puisque le Christ commence à vivre dans les siens, il n'est plus aussi nécessaire qu'il vive à leurs côtés; puisque c'est dans l'Église et dans Pierre qu'il va désormais être tout pour eux, il faut qu'il passe dans cette Église. Il peut donc à présent, quittant la scène extérieure de l'histoire, pénétrer là où s'en trouve la source, dans le dedans de l'humanité.

Aussi, les promesses faites à l'apôtre s'achèvent dans l'annonce d'un départ. C'est le *Noli me tangere* des Synoptiques : pourquoi prétendrait-on le retenir devant soi, alors qu'il veut entrer en nous ? Tous les Évangiles le disent : à partir de ce moment (*Mt.*, XVI, 21), il commença à enseigner (*Ibid.* et *Mc.*, VIII, 31), et il leur disait (*Lc.*, IX, 21) que le Fils de l'homme devait être rejeté, être tourmenté, être tué.

On aurait pu croire que, après la confession de Pierre, voyant les âmes s'entr'ouvrir enfin, il allait se préoccuper surtout d'y laisser tomber la vérité; qu'il allait se retirer à l'écart, et, dans le secret, livrer à ses apôtres le plus possible d'enseignements. Non : c'est lui-même qu'il est pressé de mettre dans les siens : la vérité, n'est-ce pas, en premier lieu, lui ?

Évidemment, durant les quelques mois qui vont s'écouler encore, il a pu leur dire, et il leur a dit certainement beaucoup de choses. Mais, eux, à en juger par leur incompréhension des tout derniers jours (*Mc.*, X, 21, 31; *Joh.*, XVII, 12), n'auront certainement pas tout compris. Aussi bien, pour des leçons si élevées, des paroles extérieures, c'est si peu !

En tout cas, de ces entretiens, Dieu n'a pas voulu qu'il subsistât grand'chose dans l'Écriture. Mais ce que l'Écriture répète sans se lasser, c'est que, de plus en plus, Jésus est là pour mourir. Sans trêve désormais, la terrible prophétie revient (*Mc.*, IX, 9, 12, 19, 31; X, 32-34, 38, 45) : il ne faut pas que nous sachions autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.

Mais il y a plus. Si le Christ vient en nous, et s'il vient mourir, c'est donc une vie de douleur et de croix qu'il vient implanter en nos âmes. L'annonce de sa mort ne peut pas aller sans l'exhortation à la mortification pour les siens.

De fait, le rapprochement des deux enseignements est noté par les trois synoptiques : dès qu'il eut, pour la première fois, prédit sa passion, il prédit pour ses membres des souffrances et des contradictions (*Mc.*, VIII, 34, après VIII, 31-33, et parallèles). Jamais encore, dans l'Évangile de saint Marc, Jésus n'avait parlé de cette façon (voir II, 20-22), et il en va de même dans l'Évangile de saint Luc (voir *Lc.*, VI, 22). Même dans l'Évangile

de saint Matthieu, comme il serait facile mais long de le montrer, ces paroles ont quelque chose de tout nouveau.

Et, dans les trois Évangiles, la pensée, désormais, est souvent exprimée : elle est, peut-on dire, au moins sous-jacente dans tous les enseignements de cette dernière époque (*Mc.*, IX, 20, 33, 42-50; X, 6, 21, 29, 38, 42).

Bientôt, quand la passion sera devenue toute proche, la prédiction des angoisses et des persécutions se fera plus nette et plus véhémente. On la retrouve dans le discours eschatologique (*Mc.*, XIII, 5, ss. et parallèles). De cette prophétie, il y aurait beaucoup à dire, et nous en avons parlé ailleurs (1); disons seulement ici qu'elle achève de montrer combien le destin du corps mystique est solidaire du destin du Christ : il faut que Jésus meure, et il faut que nous mourions avec lui. Qu'est-ce à dire sinon que, désormais, nous faisons partie de lui ?

Voyons maintenant la mort elle-même du Christ. La doctrine du corps mystique nous a aidé à comprendre qu'elle fût annoncée si tôt et qu'elle tînt une telle place dans les grandes lignes du récit; elle va nous faire voir à présent tout ce qu'elle est en elle-même par rapport à la vie du Christ.

Vint donc la dernière semaine. C'était la semaine où devait s'immoler l'Agneau Pascal. Jésus monta à Jérusalem. Tout s'accomplit.

Or, la veille du jour où il allait mourir, il institua le sacrement et le sacrifice de l'Eucharistie, donnant d'avance sa vie, qui allait être terminée, et venant vivre dans les siens avant que les juifs ne le fissent mourir en lui-même. Cette communion du Cénacle, jointe à l'oblation de la croix, montre le double aspect de sa mort. Son existence visible s'achève dans l'acte qui fonde le sacrement de son existence mystique, et, pour qu'il n'y ait pas rupture de continuité, le second vient avant le premier; il donne son corps immolé, il immole sacramentellement et mystiquement son corps avant l'immolation historique, de telle sorte que, dans la réalité

(1) *Op. cit.*, t. I, pp. 39, ss.

des choses, le rite qui le communique, vivant et source de vie, et l'acte où il dépose sa vie ne fassent qu'un seul acte complet : chaque fois que s'offrira la messe, le sacrifice du Calvaire sera de nouveau présent.

Il meurt donc, et il ne meurt pas. Car sa mort, par son eucharistie, c'est-à-dire par lui, se prolonge dans les messes, et les messes dans les communions sacramentelles et spirituelles, et les communions dans toute la vie chrétienne intérieure et extérieure. Sa mort, par là, le met aux origines de toute vigueur surnaturelle; elle fait de lui, par toute l'Église, l'unique vivant : n'est-il pas écrit que nous sommes un seul, *unus*, dans le Christ (*Gal.*, II, 28) ?

De même que l'eau qui tombe sur un sol sec apparaît quelques instants, tremblante et claire, à la surface, pour s'absorber bientôt et devenir dans la terre végétation et fécondité, fraîcheur dans le feuillage et force dans les branches, ainsi lui, sur la face de notre monde, il apparaît quelques instants, puis il s'en va. Il n'a pas à se montrer davantage : le temps seulement de préparer son départ. Son départ sera une entrée, mais une entrée aux profondeurs mêmes de la vie.

Sa vie historique, en conséquence, préparation qu'elle est d'une vie bien plus large, d'une vie mystique, peut se montrer comme une préparation : rapide et inachevée. C'est la dernière chose qui nous reste à dire.

La vie de Jésus, quand on la considère sans penser au corps mystique où elle se prolonge, paraît n'aboutir à rien.

Voilà donc que Dieu même se fait chair pour le salut des hommes. Voilà que, de longues années, il travaille à les arracher au péché et à les tirer vers lui; il n'épargne à la peine ni ses prières, ni ses prédications, ni ses miracles. Et qu'obtient-il ? Quelques disciples, mais peureux et chancelants; un groupe de quelques fidèles qui le suit jusqu'à la croix, mais des femmes; des foules enthousiastes parfois, mais toujours changeantes, et qui le lâchent dès que cela devient sérieux. Le baptême conféré à toute créature, la conversion de l'univers, son but cependant, qu'il est loin d'y

être parvenu! Il faut l'avouer, ce n'est pas lui, c'est l'Église qui a accompli son œuvre, et qui continue à l'accomplir. Lui, quand il est parti, est parti sur un échec.

Vues trop courtes, répond la doctrine du corps mystique. Il n'est pas parti sur un échec, parce qu'en vérité il n'est pas parti. Ce que l'Église a fait, c'est lui qui l'a fait, mais en elle, et l'œuvre est d'autant plus admirable et plus divine, qu'il a su l'accomplir, si délicate pourtant et si pure, par nos mains lourdes et souillées. Se montrant mieux divine, se montrant plus humaine, l'œuvre n'apparaît que davantage comme l'œuvre de l'Homme-Dieu. Son récit ne constitue pas une autre histoire qui viendrait après la sienne, c'est son histoire encore, son histoire qui se prolonge.

On pourrait dire une chose semblable à propos de ce qu'il a enseigné. Il est la sagesse éternelle, la lumière qui éclaire tout homme; il est venu briller dans nos ténèbres, et que laisse-t-il après lui quand il meurt? Presque rien : quelques sermons, quelques paraboles, quelques entretiens, sans pareils à coup sûr, débordants de sens et éternellement émouvants. Mais rien d'un exposé complet, d'une doctrine formulée didactiquement. Ses leçons sont fragmentaires, et les apôtres eux-mêmes ne les comprennent pas. Après sa mort, il faudra des siècles pour donner aux dogmes chrétiens leur définition rigoureuse, et qui dira toutes les controverses qui ont surgi? N'aurait-il donc pas pu s'exprimer clairement; n'aurait-il pas pu épargner aux siens tant de discussions douloureuses, tant d'hérésies, tant de déchirures, tant de peine? Sera-t-il vrai, pour finir, que sa doctrine, ce ne sera pas lui qui en aura fait la synthèse, la somme, le catéchisme, mais l'Église?

Non, faut-il répondre encore ici, car ce que fera l'Église, c'est lui et lui seul qui le fera en elle. En elle comme en lui, il est le Maître unique, mais qui a deux enseignements. D'abord il parle aux hommes en demeurant à côté d'eux; ensuite il leur parle en demeurant en eux : dans la conscience de chacun, et dans un magistère humain infaillible. Son premier enseignement, considéré seul, paraît incomplet; mais précisément, c'est qu'il n'est pas seul. Il est un commencement, le commencement d'une

leçon qui doit durer jusqu'à la fin des temps; loin de manquer de quelque chose, il a au contraire une surabondante plénitude. Toute la tradition, dans laquelle il se prolongera, montrera la richesse de sens qu'avaient ses moindres paroles; comme ses paroles montreront tout ce qu'il y a de vie, de sainteté et de douceur, dans la moindre des thèses théologiques.

Ainsi pourrait-on parcourir toutes les activités de sa vie mortelle, ce qu'il a fait pour diriger, pour montrer l'exemple, pour expier, toujours apparaîtrait le même inachèvement dans la même plénitude; inachèvement quand, dans sa vie, on ne veut voir que ses trente ans, plénitude quand, dans sa vie, on voit le germe unique dont toute vie et toute activité surnaturelle est sortie.

Pour la raconter, cette vie-là, Dieu peut être bref. Il peut, lui qui dispose tout au mieux de ses enfants, se contenter de récits sommaires, et qui se répètent l'un l'autre. Alors que pourtant il y avait matière pour des monceaux de volumes (*Joh.*, XXI, 25).

Et cependant, connaître cette vie-là, n'est-ce pas ce qui nous importe le plus (*Joh.*, XVII, 3)? Où voir, sinon en lui, ce que nous devons être en lui et comment nous devons agir en lui?

Sans doute. Mais, précisément parce qu'il est la vie des hommes, on peut voir le tableau de son existence ailleurs que dans les pages d'Évangile. Son œuvre n'est pas seulement un vestige de ce qu'il était, c'est la persistance, jusqu'à la consommation des siècles, de tout ce qu'il est. Tout en elle ne parle que de lui, parce qu'elle ne tient qu'en lui. Or elle est, pour toute âme, contemporaine, voisine, intérieure; elle a cent formes différentes, mille aspects qui se montrent, tantôt l'un, tantôt l'autre, et ne font voir que lui, si l'on sait regarder. L'histoire de l'Église, l'histoire des saints, notre propre histoire d'âme, le spectacle de la charité chrétienne, des besoins de l'univers, des cérémonies liturgiques, la méditation de l'ascétique chrétienne, la contemplation des dogmes, tout cela doit suppléer aux lacunes de l'Évangile, ou plutôt, cela doit montrer tout ce qu'il y a de sens cachés dans des narrations à première vue si courtes. Leur exiguïté est celle des graines: la masse extérieure est petite, mais, **au dedans, il y a un pouvoir sans bornes de germer et de grandir.**

Ainsi le moindre de ses gestes; à la lumière de la vie qui en dérive dans l'Église, il apparaît porteur de tout l'avenir. Mais son extérieur demeure limité : un commencement peut ne se présenter que comme un commencement, et pas n'est besoin, pour qu'un récit soit bien fait, que l'introduction épuise le sujet.

Il faut en venir à cette vue d'ensemble du Christ uni à l'Église, pour comprendre en bloc le fait même de l'existence historique de Jésus. S'expliquerait-on sans cela que Dieu ait fait le geste inouï de descendre sur notre terre, et qu'une démarche aussi formidable n'ait abouti qu'à un séjour de quelques années ici-bas? Trente ans, et parmi elles tant d'années cachées, qu'est-ce devant les millénaires que dure notre histoire?

L'Éternel, si l'on ose dire, va-t-il mobiliser toute sa puissance et tout son amour, va-t-il renverser tous les obstacles et combler toutes les distances, pour ne produire enfin qu'un si fugitif résultat? A quoi bon se montrer — qu'on nous pardonne de parler ainsi — si c'est pour partir avant même d'avoir été vu?

Évidemment, cet instant de contact, ce frôlement rapide était infiniment plus que nous ne pouvions espérer. Mais était-ce assez pour épuiser une munificence comme la sienne, et pour satisfaire ce que lui-même appelle une éternelle charité (*Jér.*, XXXI, 3)? Lui dont les dons sont sans repentance, quand il se donne lui-même, va-t-il être si pressé de se reprendre?

Encore une fois, que tout cela est obscur! Mais que tout cela se comprend bien, dès qu'on médite la vérité du corps mystique!

Il ne s'est pas plus repris, qu'il n'est mort tout à fait : tout en lui a été croissant, comme ce sentier des justes dont parle l'Écriture. Sa vie et sa donation aux hommes a d'abord été promise et préparée durant l'Ancien Testament, puis elle a été réalisée avec plénitude aux jours de sa vie mortelle, en sa personne théandrique; enfin, de sa plénitude, elle s'est infusée dans les hommes à travers tous les temps. Et tout cela ne fait qu'un Christ, celui d'hier, le même que celui d'aujourd'hui, le même que celui de toujours, cela ne fait qu'un seul homme, répandu sur tout le globe terrestre et grandissant à mesure que se succèdent les siècles, *unus homo diffusus toto orbe terrarum et succrescens*

per saecula saeculorum (S. Aug., *In ps.* CXVIII, *sermo* XVII; P. L. XXXVII, 1547). Après que le corps historique est né et a grandi, le corps mystique est né et a grandi. La mort de l'un a instauré la venue de l'autre, elle ne cesse même de l'instaurer, puisque le sacrifice de la croix, prolongé dans les messes, est la source toujours jaillissante qui fait sortir sans fin, de l'unique Christ, l'unité immense de la chrétienté.

Comme les deux vies passent l'une dans l'autre, leurs deux histoires passent l'une dans l'autre. La seconde est, comme dit saint Paul, le Πλήρωμα, la plénitude de la première; aucune des deux, sans l'autre, n'est complète. L'histoire de l'Église, sans l'histoire de Jésus, serait un corps sans tête. L'histoire de Jésus, sans l'histoire de l'Église, serait une tête sans corps; ce serait une vie jaillissante, mais qui ne jaillirait nulle part, une lumière intense, mais qui n'éclairerait rien.

Comme on voit la lumière aux reflets qu'elle fait éclater, on voit ce qu'est la vie de Jésus à toute la vie qu'elle fait surgir. Ce qu'elle est en elle-même, en divines énergies, en miracles de sainteté, en prodiges de bonté et d'amour, est en elle si parfait et si grand, que c'est invisible à nos yeux, comme est invisible, pour les yeux des taupes, l'aveuglante ardeur du soleil. Pour la faire apparaître, autant que faire se peut, sur la scène du monde, pour la faire objet de constatation et d'histoire, car c'est d'histoire qu'il s'agit en ces pages, il faut qu'elle se montre dans la vie, dans la sainteté, dans la bonté du corps mystique. A travers les saints, à travers même tous les chrétiens, c'est quelque chose de Jésus-Christ qui se manifeste, quelque chose qui n'avait pas pu se faire voir aux jours de sa vie mortelle, et qui éclôt maintenant à la lumière de notre terre, dans les faits concrets de notre existence. C'est donc encore sa vie, c'est encore le récit des Évangiles qui se prolonge mais ce n'est plus sa vie d'autrefois, ce ne sont plus les traits qu'ont dessinés les livres saints. Maintenant, c'est le corps mystique qui agit; maintenant, c'est l'histoire du corps mystique du Christ qui se déroule. Mais cette seconde histoire, c'est encore la première, car il n'y a qu'un Christ.

É. MERSCH, S. I.